

Parfums D'existence

Atelier écriture

L'oiseau du paradis

Un oiseau au tempérament vif et fougueux, aussi léger que le souffle du vent, évoluait dans un ciel bleu azur. Il crevait le ciel de ses ailes et semblait venir de nulle part. Pas une fausse note ne venait troubler la tranquillité qui émanait de ce spectacle mettant en scène l'animal dans un environnement sublime et fantastique.

L'oiseau du paradis, aux couleurs de l'arc en ciel, illumina le ciel de sa grâce et de sa pureté. D'allure jeune, au port majestueux, l'envergure impressionnante de ses ailes lui permettait de parcourir de grandes distances, de planer librement et avec aisance dans les airs.

Il vint se poser sur l'une des plus hautes branches d'un séquoia gigantesque ; d'ailleurs, tout était grand, incommensurable, dans ce décor infini qui faisait corps avec l'oiseau. Sur cette branche trônait un nid douillet d'où s'échappaient des chants. On devinait que l'amour maternel était la principale source d'inspiration de la créatrice pour la confection de ce petit joyau : la décoration, le confort, la beauté et la chaleur qui se dégageaient de cet Eden ne laissaient aucune place au hasard. Des filaments dorés, scintillants au soleil et doux au toucher, faisaient office de paille pour le nid dont le fond était couvert de fleurs. L'arbre, de ses racines visibles jusqu'au sommet de ses ultimes branches, était enguirlandé de fleurs de tiaré dont le parfum embaumait la forêt. Dans le nid, trois joyeux oisillons chantaient, accompagnés par les autres habitants des lieux. L'oiseau du paradis se posa sur le bord du nid pour nourrir sa progéniture. Il effectua cette tâche avec une grande tendresse en prenant soin de distribuer le fruit de sa chasse de façon équitable entre ses petits qui piaillaient d'impatience. Autour d'eux, tout n'était qu'enchantement et la végétation, luxuriante. Un feu d'artifice multicolore aux formes originales : clochettes, rosaces, grappes et bouquets, décoraient le parterre de ce paysage, tel un tapis persan. Des mélodies coulaient leurs notes dans la limpidité de l'air. Le soleil inondait de ses rayons sculpteurs ce petit coin de paradis qui s'ouvrait sur une grande étendue d'eau turquoise où foisonnaient une faune et une flore marine qui n'avait rien à envier à la vie terrestre. Dans cet endroit hors du temps, les espèces, dont les besoins en nourriture et en espace étaient dissemblables, cohabitaient en parfaite symbiose.

Vision crépusculaire

Une vie... un appel, au loin, un cri...dans la lumière verdoyante de l'ultime forêt, où la sève, à grands flots, générait les senteurs de ces arbres géants, une chanson d'amour, un message de paix, s'élevaient à présent entre songe et réel, l'oiseau s'appliquant de ses ailes, envergure souveraine, à prendre le zéphyr et siffler sur la vague ondulante de l'air. Au moment où l'esprit, vers lui, se posa, à la mer, à la

source d'où naissaient toutes choses, le soleil se coucha, dans les orangés chauds, puis naquirent les délices des fraîcheurs nocturnes. Mais l'oiseau superbe disparut bientôt dans les voiles de brume, écume des pensées. Le ciel noircit, maintenant les images se posaient où l'œil se pose : sur la pluie qui rappelait le théâtre de la vie, sur ce passé de femme qui était le sien et s'employait, dans un gouffre sans fond, à l'attirer vers lui...

Tout commença par ce rêve éveillé, par ces pensées profondes qui m'interpellèrent, moi qui ne suis qu'un petit éditeur, et m'obligèrent, au fur et à mesure que je découvrais les jardins secrets de cette Etrange Dame, à m'attarder un instant devant cette merveille, afin de vous raconter son histoire...

Rêve et réalité

Elle avait un regard songeur, cherchant refuge dans les volutes bleues de la fumée des cigarettes se consumant à outrance dans le P'tit Bistrot. Un homme, au comptoir, buvait sa bière en la fixant, comme à l'habitude devant l'étrangeté, parce qu'elle faisait partie de ces êtres que l'on observe tout en devinant pourquoi ils vous attirent. Trois hommes discutaient fort d'histoires sans queue ni tête et je sentis, en elle, monter une lassitude qu'elle avala avec le reste de sa bière. Face à ce regard troublé, je pâlis pour la première fois en prenant de plein fouet cette envie farouche et sanglante qu'elle eut de massacrer tout autour d'elle : c'était dans la chair vive que le fauve monstrueux plantait ses griffes acérées, déchirant à coup de crocs les visages aux regards effarés, alors que, comme si de rien était, elle se dirigeait déjà vers la sortie du bar, en saluant d'une main distraite, les gens d'ici, les gens d'ailleurs. Je la suivis comme son ombre, tandis qu'autour de tout ce monde planait encore sa pensée. Dehors, la pluie ne fit que semblant de lui rafraîchir les idées car les effluves alcoolisés créaient un grand dialogue entre le triste décor de la ruelle emplies de lueurs crépusculaires et de solitude, et le soleil d'espérance et de feu qui animait les visions nocturnes de cette Etrange Dame. Parfois, elle s'arrêtait pour contempler les milliers de gouttelettes qui, sous la lueur des réverbères, se transformaient en pluie d'étoiles qu'elle quittait pour survoler, à la vitesse de la lumière, un passé empreint d'ardentes passions, de couleurs sublimes, d'échos mystérieux, de puissants tumultes, de parfums d'écume, d'hommes- lions, de voûtes de brume, de spectres monstrueux, d'escaliers plongeant dans les entrailles de la terre, éclairés par de pâles flambeaux ; elle me surprit en pensant tout haut :

-J'ai des lumières possibles, tous les délices de l'invisible !

La nuit, espace où tout est calme et reposé, semblait la faire vibrer d'une étincelle hallucinée. Derrière elle, l'avenue se noyait dans un voile automnal et nocturne ; devant elle se dessinait un parc pour enfants, parfumé de senteurs joyeuses et virevoltantes où elle décida, comme je présentai qu'elle y était accoutumée, d'une pause avant de rentrer chez elle. La pluie ne tombait presque plus de la voûte céleste. Tout autour, elle entendait encore les grosses gouttes rebondir lourdement sur les feuilles vernies. C'était un bruit qui soulignait le silence et le rendait plus profond. Son acuité auditive lui permit d'entendre un battement d'ailes venu de l'infiniment grand, alors que, songeur, je me surpris à contempler ce visage

radieux, cette étoile lumineuse perdue dans l'univers ; je découvris enfin, lorsque sa main dégagait ses longs cheveux noirs vers l'arrière, un front de caractère et des yeux en amandes cherchant, avec la curiosité de ceux d'un enfant, à voir surgir l'espoir en début de soirée. Sa bouche, amorçant un sourire, était toute de grâce lorsque vint se poser près du banc, à ses pieds, une tourterelle, heureuse apparemment de se retrouver là. Cet animal la regarda d'un œil suspicieux puis, rassuré par la présence aimable de Liza, c'est ainsi que je la nommais, roucoula un moment comme pour dire : le parc est à moi et j'ai toute la nuit pour trouver à picorer, si par bonheur quelque chat du quartier ne vient, par trop, rôder sur son terrain de chasse.

Malgré la beauté expressive émanant du visage de Liza, je ressentais, puisque son cœur était grand ouvert, une blessure profonde, la fatigue qui s'imposait à ce corps de quarante ans, alors que dans son livre de vie, elle avait tant de mal et de peur à découvrir une autre histoire, et à l'écrire évidemment. Je m'apprêtais à scruter un passé forcément riche d'expériences vécues, lorsqu'elle me surprit de nouveau en pensant tout haut ; décidément, cette femme avait attrapé la maladie des poètes, toujours en proie, et notamment la nuit, à des images colorées se déversant par flots continus dans cet esprit ouvert et ce malgré sa peine :

A toi ces vers mon bel oiseau
Seul à m'entendre enfin je crois,
La pluie ruisselle sur ma peau,
Mon amour a perdu son droit.

Chante rossignol,
Toi qui a le cœur à aimer.
Il suffit d'un battement d'aile
Pour que le mien vienne à pleurer.

Envole-toi, envole-moi
Encore plus haut, donne-moi l'amour et la joie.
Envole-toi, envole-moi
Fais-moi planer mais par-dessus tout donne-moi
L'envie de vivre.

Tu me regardes, et je comprends
Que tu te cherches toi aussi.
Quand tu t'envoles dans le vent
Ce n'est que pour fuir un souci.

Devines-tu que dans mon cœur
Coulent des larmes de chagrin ?
Mais qu'à la source du bonheur,
Retourne toujours mon refrain.

Envole-toi, envole-moi
Encore plus haut, donne-moi l'amour et la joie.
Envole-toi, envole-moi
Fais-moi planer mais par-dessus tout donne-moi
L'envie de vivre.

Derrière elle, le parc pour enfants se noyait dans un voile automnal et nocturne, devant elle se dessinait le chemin de la vie avec ses joies et ses peines, ses couleurs et ses parfums. Bien qu'habitué à voir en peine les grands sentiments humains, j'eus envie, avec elle, de cheminer main dans la main.

Clair-obscur d'une intimité

Liza me dévoila enfin son quartier de résidence. Le long des berges sombres, une rampe en fer forgé, où elle aimait à s'appuyer, guidait ses pas vers la ruelle de ses jours et de ses nuits. Les arbres et les bosquets, sous la lumière des réverbères, embellissaient les vieilles bâtisses et leur donnaient un aspect accueillant. Liza fit la lumière sur un nouvel espoir. Elle aimait à vivre ici et ressentait, à chaque fois qu'elle passait la porte, le bonheur d'avoir un petit havre de paix. Après avoir défait son manteau trempé, elle se mit à danser pieds nus sur le tapis moelleux, au rythme du CD qui passait sur sa chaîne. Enigma l'enchantait et elle savourait, à chaque écoute, l'infinie profondeur de ces chants grégoriens mixés sur une musique moderne. Ses pas de danse l'amènèrent jusque dans la cuisine où elle se prépara du thé. L'étrange Dame, comme je me plais à la nommer, vint s'asseoir sur son canapé d'osier, alluma une cigarette et se servit une grande tasse d'infusion. bercée par la musique, elle contempla sa pièce principale avec ce même regard d'enfant émerveillé que celui qui me fut révélé dans les décors du parc. L'ambiance avait des couleurs orientales, depuis la table basse aux fauteuils d'osier, en passant par la grande tenture violette tramée de mille petits miroirs et suspendue au mur du fond, jusqu'aux paravents dressés dans deux des angles et aux senteurs du musc fumant dans l'encensoir.

Le reste du mobilier était disparate, issu de magasins populaires de brocantes où elle aimait chiner. Une table en bois foncé lui servait de table à manger. Il n'y avait qu'une chaise, symbole de sa solitude. Une petite armoire et un buffet de même couleur mais d'un style différent contenaient ses maigres affaires soigneusement rangées. Le tout était parfaitement encaustiqué, de même que sa bibliothèque, l'objet le plus important pour elle, où chevauchaient pêle-mêle d'anciens livres houleux et dans laquelle trônait sa collection de cœurs aux multiples facettes, rescapée de l'époque dorée. Elle aimait particulièrement ce galet en forme de cœur que son fils lui avait offert, à son retour de vacances à Etretat, il y avait si longtemps déjà. Gris clair à l'origine, il avait désormais des traces noirâtres, rappel déchirant de l'incendie dans lequel Angel avait péri, cinq ans auparavant, à la veille de ses vingt ans.

Je me promenais le long des berges teintées du scintillement des étoiles, quêtant à la ronde un peu d'argent ou de chaleur humaine, quand à mes pieds je vis un petit cœur d'homme, sans doute laissé là par erreur. Pensant qu'à un prince, il devait appartenir, et ne croisant personne à qui je pouvais bien l'offrir, j'ai consolé chez moi

ce cœur perdu, ce cœur d'amour accompagnant ma plume vers des couleurs profondes...

Le père d'Angel n'avait pas surmonté sa douleur ; son idolâtrie pour son fils l'avait emporté sur l'adoration pour sa femme et dans un geste désespéré il avait mis fin à ses jours quelque temps après le décès d'Angel. De cet incendie, elle n'avait conservé que le lit, qui avait résisté à ce mauvais sort et dont les blessures étaient dissimulées sous un couvre-lit démesuré aux franges traînant sur le parquet.

Liza frissonna aux souvenirs de ce passé et se remémora également le songe de cette fin d'après-midi. Elle finit d'un trait sa tasse de thé et se leva soudain. La nuit se parait, sous le ciel nuageux, de ses rayons de lune ; il était temps de bouger. L'étrange Dame alluma les appliques qui donnaient une chaleur nouvelle aux murs blancs et au mobilier. Liza détestait les plafonniers. Elle sortit du réfrigérateur son caprice hebdomadaire. Une belle barquette de foies et de joues de lotte que son poissonnier, qui était aux petits soins pour elle, lui mettait de côté lorsque les clients n'en voulaient pas, ce qui était fréquent, car il connaissait ses difficultés financières. C'était le régal de Le Chat, c'est ainsi que Liza l'appelait, révoltée qu'elle avait été par les conseils de l'animalier qui lui avait suggéré des noms stupides en rapport avec son pedigree. Elle avait même jeté les papiers où les noms ronflants de la généalogie de Le Chat étaient mentionnés.

Rapidement elle cuisina une lotte Newburg à la crème, au Cognac et au Porto en songeant aux morceaux de truffe qu'elle y ajoutait autrefois, et fit rissoler la part de Le Chat. Elle s'assit à sa table non sans s'être resservi une tasse de thé. Elle savoura son plat agrémenté de riz sauvage, pendant que Le Chat se délectait, presque couché sur le coin de la table où il avait ses habitudes. Après s'être une dernière fois pouléché les babines, il sauta de la table, lui fit un câlin en se frottant à ses jambes et finit par se vautrer dans son couffin. Il resterait là jusqu'à ce qu'elle aille se coucher, lustrant son pelage, s'assoupissant, ou la contemplant à chacun de ses mouvements.

Une fois la vaisselle expédiée, Liza mit un nouveau CD, dans la petite chaîne qui se trouvait sur le buffet. Son âme exacerbée, ce soir, lui fit choisir le requiem de Verdi. Elle savait que cette messe des morts lui rappellerait le temps d'avant, sa vie riche et remplie de l'amour de ses chers disparus. Elle savait aussi que cela débriderait son imagination qui la pousserait à écrire, page après page, le roman qu'elle avait entrepris depuis plus de trois ans. Elle ne se souvenait pas pourquoi elle avait commencé cette œuvre qui se révélait titanesque : la souffrance, la solitude, les insomnies, et l'inévitable chute sociale l'avaient obligée à démissionner de son poste d'institutrice car elle ne supportait plus les enfants. Liza avait refusé les aides médicales et psychiatriques qui lui avaient été proposées, se réfugiant dans son chagrin. Devenue RMIste, l'Etrange Dame avait accepté cet appartement auquel elle avait consacré ses maigres économies afin d'en faire un nid presque trop douillet, ignoré le jour mais, la nuit, refuge de sa fièvre d'écriture. Ses cahiers d'écolière s'empilaient soigneusement dans le bas de l'armoire, numérotés et datés de son écriture régulière et calligraphiée. Liza avait conservé la plume et l'encre violette utilisées la première fois qu'elle avait eut envie de s'adonner à la calligraphie, ce qui lui semblait être un signe de fidélité et de respect à ce qu'elle avait écrit, écrivait et

écrivait encore. Elle ne faisait aucune rature, ne se relisait jamais, mais savait quelle somme d'elle-même avait été confiée à ce trésor personnel et intime. Au début quelque peu autobiographique, sa prose dure et amère s'était petit à petit transformée, était devenue poésie, son style plus limpide et ses écrits plus éthérés. Empreints d'onirisme, ils évoluaient au rythme de ses sentiments du moment, tantôt graves, tantôt légers, mais ils reflétaient toujours l'expression de son moi profond, de ses hantises et de ses secrets espoirs.

Liza attendit le Dies Irae, fermant les yeux aux premières notes, puis releva les paupières et, fixant le galet d'Angel, elle laissa les notes de l'orchestre et des chœurs couler comme un fer rouge dans son propre cœur, ses pensées absentes, ne laissant que la force des cuivres et des percussions, le vibrato des violons, le cri déchirant puis le chuchotement apeuré des voix emplir à le faire exploser cet organe si fort et si fragile, siège actuel de son âme. Une force indicible jaillit tout à coup, et sa main se referma sur la plume et s'activa presque malgré elle.

Cœur, ô mon cœur pourquoi me trahis-tu ?
Ne sais-tu donc point que tu n'existes plus ?
Pourquoi saignes-tu à nouveau ?
Tu te dois de te consacrer à ta fonction initiale
Qui est de tenter de purifier ce sang pollué qui coule dans mes veines.
Le reste n'est plus de ton ressort.
Mon âme ne t'appartient plus.
Elle est restée enfermée dans une chambre enfumée,
Laisse-la tranquille.
Et ne me dis pas que tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir.
Ranger les souvenirs au fond de ma mémoire,
Bien empilés comme mes cahiers au fond de l'armoire ?!
Tu divagues. Je ne suis pas de celles-là !
Ils me sont nécessaires comme l'alcool.
Ils me rongent mais sans eux je ne suis rien.
Je les fuis le jour mais ils sont présents la nuit.
Ils me permettent de livrer à ce papier grossier
Ce grâce auquel je suis encore là.
Ils sont ma seule force...
Mes songes, mes rêves, mes élucubrations en dépendent

Avec la musique, maintenant programmée sur un volume en fond sonore, et sous les éclairages tamisés d'où émanait un léger rayonnement chaud, Liza se mit en condition, à 23h29. Elle s'installa devant son bureau, éclaira son plan de travail et commença d'écrire des petits bouts de phrases mécaniques, comme pour chauffer sa plume, exercer son esprit :

Je suis seule comme tous les soirs et j'écris...
A quoi sert une histoire si personne n'entend et ne voit...
...A peine avais-je fini d'écrire ce qui m'enchante

Qu'un craquement subtil perça l'obscurité
Qui entourait mon plan de travail
Inondé quant à lui d'une lumière réconfortante
Issue d'un bougeoir ancestral en étain
D'où suintait la sève besogneuse de sept flammes
Jusque sur les dragons sculptés
En étain eux aussi, porteurs des candélabres.
Je levais des yeux effarés,
Scrutant l'obscurité de mon chemin de vie
Quand m'apparut sous le chambranle d'une porte morte
Un vieillard dont la peau, tannée par les ans
Ondulait sous la pâle clarté.
Il me dit :
Me vient à l'esprit l'imaginaire oiseau blessé
Qui chante souvent à l'encontre hivernale
L'inoubliable partage d'une chaleur authentique :
Je sais apprécier ta misère, tes combats et les afflictions de ton esprit,
La faiblesse et les blessures de ton corps...
Je sais tes défaillances et devine le clair-obscur de ton être,
Me découvrant ainsi au miroir partenaire et dans ma solitude, à l'étoile si
proche d'être lointaine...

Puis elle s'exerça, avant de commencer vraiment, à faire un tour d'horizon relativement abstrait mais ô combien significatif de ce qu'elle éprouvait :

Personnage : constatation de la déchéance psychologique et physique.
Appartement : reposant, couleur des songes de mes nuits, propre mais rempli de souvenirs ; quelles sont leurs représentations ? Passé riche, aventures, peur de ne pas savoir effectuer une transition. Seul entourage, la lumière de la fenêtre, la hauteur de l'étage, peut-être la solution ?! Mais la bête est là, le passé, le présent ; l'avenir n'est pas plus au goût du jour. Pourquoi ? Toujours la même question ! Le trou noir... La télé : peut-être allumée, mais quels points d'intérêts ? Bonheur : (je ne me souviens même plus du mot) ; argent : (interdit bancaire) ; amis : (le téléphone ne sonne plus). Je pense à une coccinelle, va-t-elle confier son cœur ?... Non, ce n'est pas le cœur d'une coccinelle mais le hululement d'une chouette dans les vapeurs de la nuit... Bientôt son cri, loin d'être lugubre, réveille l'imaginaire de Liza. C'est vrai, la plume est plus facile, le pinceau plus léger, la musique plus intense dans cet espace de temps où tout est reposé, calme et endormi. De toute façon, le cœur, l'âme n'y sont plus, mais en même temps, tellement présents, tellement mis à vif... Ils sont partis... Enfin ! Elle doit remettre en route la machine, il le faut ! De là-haut, ils la voient se détruire, mais elle ne doit plus leur faire de peine. Ne pas les remplacer, mais continuer...

La musique se tut. Liza ouvrit son cahier, respira profondément puis se mit à effleurer le papier de sa plume, seule, entre l'imaginaire et le réel de cette nuit d'automne.

La vision nocturne de ma collection de stylos plume, rares objets de mes trésors, m'apporte quelque réconfort dans ma solitude. Peuvent-ils être dans la confiance ?... La chouette s'est envolée, mais il reste quelque chose de magique : la plume ! ... laquelle, celle qui s'élançait vers les cieux argentés de rayons de lune ou la mienne, s'appliquant à faire naître un contre chant de mots sur les élans de ma folie créatrice, la blessure dans mes pleins et l'espoir dans mes déliés ?!

Après avoir regardé au hasard le ciel scintillant d'étoiles si proches d'être lointaines, mon étoile du Berger que j'épousai un jour sous les augures de la chance, celle qui me fit tant attendre, moi qui n'en pouvais plus d'avoir toujours donné, m'invita en cette heure critique, à me fondre en elle, chevauchant la corne d'abondance au milieu de ma vie.

Le sort ou l'essor je vais le rencontrer en pensant à ma chouette...

Ma plume se fait lasse, mais loin de la discorde et de l'abandon, entrelace d'une encre violette les mots qui sont la clé d'une subtile quête passant par les chemins lumineux que je désire et qui m'obsèdent...

L'éternelle question se répète : je n'ose plus vivre, et baissant les yeux, aspire à la paix, la royale qui me permet d'écouter et de ne surtout pas entendre, la sublime qui me permet d'observer, mais surtout de ne pas voir, la divine qui me permet d'humer mais surtout de ne pas sentir le poids de tous les non-dits, la présence de ces remparts si difficilement franchissables des établissements et des institutions, des dogmes et des doctrines, de la froideur de cette connaissance divulguée sous la contrainte et perdant par là même une grande partie de son humanité...

Tant que la haine sévira sur notre astre, l'amour pointerait le bout de son nez ...

Après tant de souffrances, parviendrai-je, sur le parfum des mots, aux ultimes branches baignant dans la jouvence des maîtres siffleurs que sont les merles aux petits matins de la Saint Jean ?

Voouff ! Une rafale de vent m'arrache des secrets : pourquoi ? Qui est-il sur le banc, coulant des arpegges avec son instrument... qu'attend-il ? Que cherche-t-il ? La feuille, où ma plume effleure comme un archet son violoncelle, immortalise, et dans un souffle bleu, un rythme dont le phrasé enlumine son talent mélodieux...

Ton histoire est peut-être la mienne ? Je t'invite à faire un bout du chemin de ma vie avec moi. Il y a bien longtemps que quelqu'un m'a regardé ainsi que la magie des cordes de ton âme, perlant en arc-en-ciel, à la source de ton regard, sur mes jours

silencieux. Mon cœur sèche ses larmes, bien sûr, ma chouette prend conscience qu'elle aspire à devenir Phénix. Mon histoire est peut-être la tienne ? Tu m'invites à faire un bout du chemin de ta vie avec toi ?

La main s'arrêta soudain et la plume resta figée sur un point d'exclamation ! Elle leva les yeux sur le temps et reçut le message suivant : « 3h 35 après minuit et quatre heures donc que vous avez perdu toute notion de mon existence, madame ! ». Elle s'ébroua comme au sortir d'une salle de cinéma. Le Chat, qui l'avait fixée de ses yeux bleus pendant tout ce temps, semblait remettre en cause son statut d'animal. Elle sentit soudain la fatigue tomber sur elle comme un voile de plomb. Liza prit son cahier et le feuilleta machinalement, n'en croyant pas ses yeux : les feuilles lui parlaient de guerre et de blessures profondes, d'amour partagé, d'offrandes à la subtile grâce de la vie. Elles dévoilaient des images chargées de mots parfumés, d'esquisses audio, de portraits musicaux, de poésies numériques, de nouvelles pastel, de contes acryliques, de manuscrits abstraits, de couleurs analogiques, de féerie picturale, de phrases dévorant les éphémères chimères pour faire jaillir la jouissive soif du devenir, et même de la peur recouverte de fleurs. Puis ces phrases allaient se perdre, là où la plume se perd, à court d'encre, et griffe le papier puisque méditer sans trace n'appuie ni le souvenir et ni n'exalte la pensée perdue après les points de suspension...

L'Étrange Dame se refusa comme d'habitude à se relire, mais sa joie n'en était pas moins grande. Liza avait la certitude que cette nuit, elle avait inconsciemment accompli quelque chose d'incommensurable, offrant une suite tout à fait honorable aux délices révélés la nuit précédente, elle-même en harmonie avec les autres nuits. Verdi s'était tu depuis bien longtemps...

Elle but un verre de lait et en versa dans l'écuelle de Le Chat qui se mit en accent circonflexe puis étira voluptueusement ses pattes antérieures très loin devant lui, comme s'il avait voulu reculer un peu le moment où il allait enfin laper de plaisir. Après avoir nettoyé le récipient de son breuvage immaculé, Le Chat alla très vite se réfugier sur le lit où l'attendait sa maîtresse, puis, après une toilette rigoureuse, il étouffa un bâillement de félin et pensa pour une fois dormir sans rêve ni cauchemar.

Après une petite nuit réparatrice, Liza se réveilla d'une oreille d'abord, parce que, demandant le moindre effort, ce sens de l'ouïe précède généralement le bon pied, bon œil, et qu'il lui fut ainsi possible de prendre connaissance du message suivant : « 10h 35 après minuit et sept heures donc que vous avez perdu toute notion de mon existence, madame ! »...

On était samedi et elle décida de se rendre au marché. Par la fenêtre, Liza pouvait voir que la journée était radieuse. Elle mit sur le feu sa cafetière italienne, puis se glissa directement sous la douche... Alors que le liquide tiède chassait les plis d'une nuit de sommeil sur la douce peau blanche, elle fut la proie de ses pensées qui, dès le petit matin, éprouvaient un malin plaisir à gambader un peu. Elle réfléchit à cette eau justement, coulant de haut en bas et d'après les remarques bien évidemment fondées d'illustres physiciens, put constater qu'effectivement ce n'était pas pour rien que le pommeau de la douche était placé si haut et que dans la plupart des cas, les éviers se trouvaient dessous le robinet. Bien qu'à y mieux penser et vu

depuis la lune, si chez nous l'eau coule bien comme cela, qu'en est-il pour ceux qui habitent de l'autre côté de la planète, c'est-à-dire en dessous, avec la tête en bas. Pour moi, il est sûr qu'hélas, l'eau ne coule pas pour tout le monde, à flot, et quand elle coule il se peut, pour certains, qu'elle aille de haut en bas, mais pour d'autres il est vrai qu'elle coule de bas en haut. Liza éprouva une certaine satisfaction face à son argument mais en même temps une peur instinctive réfrénait son exaltation. Elle se rinça rapidement, revenant soudain sur terre, en maudissant ces pensées qui revenaient sans cesse à la charge, comme des vagues tumultueuses sur des roches saillantes. Elle revêtit la robe de chambre qu'elle avait trouvée chez Coluche. Bien que trop grand, le vêtement était en bon état et douillet. L'arôme du café la calma ; elle but debout contre la table, à petites gorgées, l'air absent, en réalité préoccupée par ce chassé-croisé de sensations. On verra bien conclut-elle, aujourd'hui est un autre jour ! Elle termina sa toilette et se maquilla d'un soupçon de poudre, d'un trait d'eyeliner et de rouge à lèvres. Liza fit rapidement mais méticuleusement un peu de ménage, changea la litière, vérifia le lait et les croquettes de Le Chat qui se frotta à elle en ronronnant. Liza chercha dans son armoire des sous-vêtements propres, mais remit sa robe de la veille. Elle entrouvrit la fenêtre, laissant assez de place pour l'air frais, mais insuffisamment pour que Le Chat puisse se faufiler. Elle lui lança :

-Regarde-moi bien en face ! Donne-moi ta parole d'honneur que tu ne tenteras rien de fâcheux, petite panthère, pendant mon absence !!

Couleurs bigarrées

Les ruelles de la vieille ville et les passages longeant le canal avaient été investis par le marché du samedi matin. Les étalages chapeautés de parasols multicolores offraient, comme à l'accoutumée, les denrées du terroir ainsi que des fruits exotiques, des poissons et des crustacés, des viandes et des fromages venant de tout le pays. Quelques artisans offraient des produits régionaux en bois, en cuir ou en fer forgé, un peintre exposait ses toiles et les marchands de vêtements sortaient encore des cartons de robes, de pantalons et de blousons de cuir dont certains modèles étaient systématiquement accrochés sur des cintres et bien mis en évidence avec des étiquettes mentionnant un ancien prix barré suivi d'un nouveau tarif imprimé à l'encre rouge. Le brocanteur étalait un stand regorgeant de vieux bibelots et de jouets chargés de souvenirs, faisant le bonheur des amateurs et des enfants. Liza aimait s'y rendre en fin de matinée, les yeux encore embrumés de sommeil et rêvait, tout en faisant ses courses, aux atmosphères de fêtes foraines, à la joie et à la bonne humeur émanant de tous les regards qu'elle croisait et elle y répondait par des sourires d'enfant. Un homme se trouvait là, avec un attelage de deux chevaux harnachés à une ancienne calèche et qui proposait un petit tour de ville pour six personnes. Cette scène éveilla l'esprit de Liza qui se retrouva instantanément transporté en d'autres temps : L'étrange Dame entendit que l'on annonçait du poisson, de la volaille et des fruits. Elle resta interdite, remarquant les robes longues et les corsages serrés par d'interminables lacets, des croquenots ressemblant étrangement à des sabots et surmontés, pour les hommes, de guêtres remontant jusqu'aux genoux. C'était le cas de ce jeune chevelu, par exemple, affublé d'une large chemise de coton et recouvert

d'une sorte de poncho. Il portait une grande panière sur le dos d'où dépassaient des branches d'osier, des chiffons et d'autres choses qui lui semblaient inconnues. Intriguée, Liza prit un petit passage pour retrouver le canal. Les gens qu'elle croisait ne prêtaient pas attention à elle et un petit groupe discutait près de la taverne où était postée une charrette remplie de tonneaux. Elle eut soudain très chaud bien que l'air restât curieusement frais. Liza s'approcha des bords du canal et s'accoua à la balustrade ; sur l'autre quai, en face et presque au ras de l'eau, des femmes frottaient énergiquement du linge ; il y avait là des hottes en osier partout, des paniers, des charrettes et une odeur de poisson frais. Un étrange personnage vint vers elle, passant une main distraite dans sa chevelure broussailleuse et lui suggéra :

-Si vous avez laissé tomber quelque objet dans le canal, invoquez le bon saint Nicolas et mettez dans l'eau une planchette portant un cierge allumé et un morceau de pain béni. Où le cierge s'éteindra, vous retrouverez l'objet perdu !

En fait, la vieille femme ne s'adressait pas à Liza, mais à un pauvre hère scrutant désespérément le cours de l'eau. Elle ouvrit des yeux tout ronds et repartit, perplexe, en direction des marchands de primeurs. Les gens s'activaient beaucoup dehors ; des tables, des étalages et toujours ces chapeaux, ces coiffes et ces longs vêtements couleur terre de Sienne. Un fiacre remontait la rue pavée et des jeunes enfants riaient en dansant derrière lui. Filles et garçons commençaient une sorte de rondeau lorsque Liza fut interpellée par l'homme de la calèche non loin duquel elle était restée tout ce temps :

-Madame, un petit tour dans la vieille ville ? Il me reste une place et puis... vous me semblez songeuse, hésiteriez-vous tant que cela ?!

Liza répondit négativement d'un geste de la main et, sortant de sa torpeur, s'aperçut que le temps s'était écoulé rapidement, que déjà les marchands remballaient leurs marchandises. Les étalages, les tentes et les parasols se repliaient ; il ne resterait bientôt plus que des cageots, des fruits ou des légumes avariés à même le sol ainsi que des papiers volant au gré d'un vent léger. Le soleil venait de se cacher et pour un bon moment derrière une masse nuageuse importante. Les couleurs attrayantes du marché laissèrent place à une atmosphère nettement plus monochrome. Liza s'assit sur un banc, seule, avec son panier à provisions, un peu désemparée...

Il lui arrivait souvent de se laisser aller à la mélancolie, et, pendant ces moments de rêverie, resurgissaient, dans son esprit, des images du temps passé, des images de bonheur partagé qui la faisaient encore terriblement souffrir. Liza, sans chercher à se débarrasser de cette oppression, se décida enfin à prendre le chemin du retour. Pour cela il lui suffisait de longer les berges attrayantes du canal ; ces passages si touristiques l'été, semblaient aujourd'hui bien loin du tumulte, de l'excitation mondaine et du rire des enfants. Mais elle aimait flâner devant les boutiques des libraires et des brocanteurs, les ateliers des peintres et des artisans. Liza posa son panier devant le magasin de l'antiquaire et regarda avec attention tous ces objets d'art ayant chacun leur propre histoire, si différente l'une de l'autre et se retrouvant là, dans la vitrine, en quête d'un nouvel acquéreur. Liza vécut un moment de

bonheur quand son regard se posa sur un oiseau exotique en ébène ; il avait fière allure bien qu'écrasé entre trois énormes bouquins d'un côté et un cadre massif de l'autre. Loin d'être dans une position figée et faisant pourtant corps avec son socle, il donnait l'impression d'amorcer un virage sous le vent des tropiques, une de ses ailes légèrement repliée, le cou tendu et incliné du côté de l'effort. Son puissant bec trahissait une appartenance à l'espèce des rapaces, mais sa majesté allait au-delà de celle d'un simple prédateur. Liza imagina les mains de l'artiste qui avait donné une nouvelle vie à ce morceau de bois, affrontant la tourmente, la violence des vents et les orages de la vie ; la passion du sculpteur travaillant au ciseau et au burin le passé douloureux, les épreuves et les peines, faisait naître, comme par magie et pour le plaisir des sens, les images du bonheur, de la puissance et de la sérénité. L'étrange Dame salua l'artiste d'un mouvement de main portée depuis ses lèvres jusqu'à la glace de la vitrine puis reprit son panier, le visage radieux.

Le souffle frais de l'idéal.

En l'espace de quelques mois, Liza avait vu renaître en elle cette envie folle de vivre, de rencontrer, de partager, d'aimer et de se sentir aimée. Elle n'allait plus au P'tit Bistrot et son travail d'écriture, au fil des longues soirées d'hiver s'étirant pour elle jusqu'au petit matin, concluait sur une pensée universelle... Ah ! Si, tout comme elle, chacun souhaitait reflleurir sur son chemin de vie ! Apprendre ! Tout être possède en lui de vastes friches qui n'attendent que la moisson pour dévoiler maintes richesses ! La plupart du temps, quand on incite un être à explorer, ne se replie t-il pas sur lui-même ?! Ne s'absente t-il pas ?! L'invitation au voyage ne serait-elle qu'inavouable volupté, abandon ou délire ?! Cependant, ceux qui ouvrent aux autres les portes des enchantements, n'offrent-ils pas à chacun une réalité intérieure, du moins une compagnie qui les aide à rompre le carcan du vivre seul ?!

L'Etrange Dame marchait en pensant : « A qui veut offrir, tout est envol. A qui le souhaite, tout est départ » ; que ses écrits de rêves et de réflexions, issus de choses vues et réelles, ne naissaient que pour être offerts. Qu'ils suggéraient la romance du sang qui coule dans les veines, qu'ils incitaient à la danse, sur la misère et sur la peine, pour les transformer en joie, comme une fête ou un carnaval s'appliqueraient à rendre heureux les gens qui ne pensent plus à voir le mal quand ils partagent cette lumière !...

Harpe éolienne égrenant ses accords au gré du vent pour les oreilles qui veulent entendre, c'est ce que Liza devenait, imperturbablement.

Forte de son expérience de vie, de son engouement pour le verbe et prête à offrir des messages d'amour à tout va, Liza jeta son dévolu sur un jeune homme élégant, elle qui passait le long des berges, lui qui bataillait sur un banc. Apparemment victime d'un courant d'air frais, l'homme tentait avec espoir de rassembler une flopée de manuscrits s'entremêlant dangereusement. Liza rattrapa une feuille au vol et vint s'asseoir à côté du jeune homme venu à bout de son tourment, et prête, pour le reconforter, à lui offrir quelques images d'un relationnel inattendu, étranger, mais ô combien humain et allant droit au cœur.

Le jeune homme portait la mallette sur ses genoux, avec les deux mains plaquées dessus, ne voulant surtout plus la lâcher suite à ce coup vicieux du vent. Mais, petit à petit, il se détendit... L'atmosphère lui parut magique : quelques mots de remerciements échangés avec l'étrangère assise à côté de lui peut-être ? Pourtant, ce visage, il le reconnaissait : la Dame du P'tit Bistrot n'était rien d'autre que madame Dessailly, cliente de son père... Liza, elle, se souvint tout à coup du fils du libraire. Plus elle triait, dans sa mémoire, les photographies du passé correspondant à cette époque, quand elle exerçait encore son métier d'institutrice et passait une partie de son temps à la librairie Lecomte, plus les images d'Angel venaient se fondre avec celles de Renaud, le fils du libraire...

Il faut signaler qu'en ce temps là, Liza avait été marquée par la ressemblance qui unissait les deux garçons : traits de caractère certainement communs, cela se ressentait lorsque les garçons s'exprimaient...

Liza, des larmes de diamant perlant sur ses joues rosies, regarda le jeune homme et lui dit :

-Renaud... Renaud, comme je suis heureuse de te revoir !...

-Madame Dessailly ! je ne me trompe pas !... vous veniez si souvent à la boutique ; je me rappelle que mon père parlait régulièrement de vous et qu'il appréciait particulièrement vos remarques et vos suggestions à propos de tel ou tel ouvrage !...

Liza, diaphane, le fixa en murmurant :

-Angel !... Angel !...

-Madame, reprit le jeune homme, vous ne vous sentez pas bien ?!... que se passe-t-il ?!...

-Vous lui ressemblez tellement ! dit-elle entre deux sanglots. Vous lui ressemblez tellement ! ...Il aurait vingt-cinq ans !... Quel est votre âge ?

-J'ai vingt-huit ans... il... Il est mort ?!

-Il est parti pour le grand voyage !... Oui !!...

-Je ne me rappelle pas avoir rencontré votre fils, du moins nous n'avons pas fait nos études ensemble !... Oh ! je suis vraiment désolé ! notre rencontre a l'air de raviver en vous des souvenirs douloureux ! J'ai envie de me faire pardonner et de vous laisser sur une image vivante ! Je vous invite à côté, nous allons boire ensemble et nous raconter nos projets d'avenir ! Cela vous ferait-il plaisir ?!...

Quelques instants plus tard, Renaud lui lança :

-Vous avez besoin d'un remontant, prenez quelque chose de fort !

-Non ! un chocolat chaud simplement me fera du bien !

-S'il vous plaît ! un cognac et un grand chocolat chaud !... Le cognac c'est pour moi ! vous m'avez fait peur, vous étiez livide !...

L'Étrange Dame ne sut pas pourquoi ni comment, mais elle commença à parler. Avec la même inspiration que celle qui parfumait ses nuits consacrées à l'écriture, elle parvint à s'exprimer ainsi, dans un langage métaphorique et poétique... Oui, les paysages qui naissaient de sa description et les personnages que Renaud y rencontrait dans leurs actions ou leurs réflexions surprenantes, laissaient transparaître les émotions de bonheur partagé qui émanaient de l'être profond de Liza.

Il n'avait pas touché à son Cognac et le soir tombait. Elle se tut et le silence s'installa entre eux. Il était pensif, hors du temps. Renaud envoya un bref message depuis son portable pour s'excuser du contre temps et rompit le silence le premier :

-Vous avez traversé de douloureuses épreuves, mais, quelle façon de les raconter. J'ai été subjugué comme dans un conte ; C'était comme je me l'imaginai de Shéhérazade trompant la mort nuit après nuit. C'était beau, palpitant !... Excusez moi, ma profession prend le dessus. Saviez-vous que mon père a embauché quelqu'un pour tenir la librairie et qu'il a créé une maison d'édition, il va y avoir trois ans de cela !... Lecomte à la plume !... et que je travaille en sa compagnie... J'ai rarement eut l'occasion d'entendre une bouche comme la votre, s'appliquer, dans une symphonie de mots, à traduire les états d'âme prenant naissance à la source de ses jardins secrets !

Liza sourit.

-Ce sont mes histoires de bonne femme, mais il est vrai qu'elles reflètent la lumière d'un astre inspiré, épandant sa chaleur sur la vie... Merci en tous cas de m'avoir écouté !... C'est un cadeau pour moi !... Je me suis découvert et depuis peu, cette faculté accompagnée d'une envie farouche de m'exprimer, moi qui ai plutôt tendance à écrire !

-Vous écrivez ?!... c'est fantastique !... Si vous écrivez aussi bien que vous vous exprimez dans vos couleurs et vos parfums, je suis certain que cela doit être passionnant !... Ecoutez, Liza ... Vous permettez que je vous appelle ainsi... Le hasard qui nous a fait nous rencontrer ne doit pas rester vain !... Je vous tiens, je ne vous lâche pas !...

Révélation

Voilà, j'arrête là l'histoire de l'étrange Dame.

Vous avez sûrement compris que Renaud c'était moi. Lorsque je l'ai croisé au P'tit Bistrot je n'ai pas immédiatement reconnu cette femme, à l'époque si radieuse, sûre d'elle, croquant la vie comme une pomme, le sourire omniprésent dans un visage lumineux et confiant.

Je n'étais qu'un enfant, timide et réservé et déjà elle me fascinait. Il a fallu du temps pour que nos chemins se croisent à nouveau et je n'aurais pu imaginer qu'elle soit devenue l'être désemparé que je découvris alors, dans la fumée blafarde d'une cigarette qui se consumait presque d'elle-même.

Pourquoi me suis-je intéressé à elle, pourquoi m'as-t-elle élu comme confident ? Nul ne peut le dire. Le destin réserve quelquefois des surprises agréables, et je ne voudrais pas lui donner tort.

Nous avons beaucoup travaillé ensemble depuis cette conversation. Je me suis introduit dans son intimité, j'ai lu tous ses cahiers, comprenant d'emblée que cela dépassait mes espérances.

Mais que faire de ces centaines de pages, où s'exprimaient la détresse, le chagrin, les regrets, les espoirs, dans des styles si différents, mais si personnels, mêlant la prose et la poésie, l'autobiographie et le rêve, les cauchemars et les chimères.

Je savais que l'on pouvait en tirer quelque chose d'original, d'inédit, mais qu'il fallait se battre. Nous avons compilé, trituré et choisi, dans des crises de fou rires, des instants d'hésitation et des incertitudes de sa part quant à la sélection de parties d'elle-même qu'elle estimait indispensables ou le rejet de celles qui, au contraire, lui semblaient trop intimes.

Dans le même temps, je présentais à mon père des ébauches qui l'étonnèrent, puis l'enthousiasmèrent. Lui aussi vit très vite tout ce qu'il y avait à tirer de cette sève à l'état pur ; Il mobilisa les moyens pour que notre travail ne fut pas entravé par des contraintes matérielles, me libérant de mes obligations au sein de l'entreprise et offrant à Liza des avances lui permettant de ne plus avoir à attendre le chèque mensuel de 362 euros avec lesquels elle avait l'habitude de jongler.

Elle continuait à écrire, drogue nécessaire à son équilibre, toujours la nuit dont je partageais les moments privilégiés. Elle avait acheté une autre chaise que Le Chat me disputait parfois, et cuisinait, tous les vendredis, son Newburg auquel elle ajoutait des pelures de truffe.

Je ne sais si nos efforts conjoints l'amèneront à la célébrité, voir à la gloire, mais je sais qu'ils n'auront pas été vains. Elle a réussi à convaincre mon père, et ce n'est pas rien. Le temps fera le reste ...

Je ne voudrais pas terminer ce récit, sans dévoiler une lettre que j'ai reçue et qui me va droit au cœur. J'ai cru en pleurer de joie, elle était sauvée.

Tel l'oiseau d'une vision passée,
Tu m'es apparu et ma vie bascula.
Rêve prémonitoire ou objet du destin,
Tu t'es trouvé là quand mon cœur s'étiolait.
J'avais décidé de retrouver la joie,
Mais l'étincelle qui manquait à ma foi,
C'est toi, toi seul qui sut la déclancher.
J'ai connu des parfums doux et pénétrants,
Symboles d'une vie lointaine facile et tranquille.
Il y en eut d'autres, amers et acides,
Auxquels je me croyais à jamais destinée.
Il en est enfin d'autres,
Faient d'ambre et de myrte,
D'encens et de lavande,
Tantôt légers, tantôt entêtants,
Qui règnent désormais sur ma vie.
Ce sont les «Parfums d'Existence».
On n'en change pas impunément,
Ils ont tous leur moment de gloire ou de défaite.
Je ne sais comment te remercier
D'avoir été présent, toujours à mes cotés.
Dans cette épreuve, car c'en fut une,
Où je devais retrouver confiance,
Et ranger le passé qui souvent me rongait.

J'ai appris grâce à toi que l'amour,
Loin d'être exclusif, pouvait se partager.
Tu m'as redonné le goût de ces espoirs
Qu'une mère peut avoir pour son fils.
L'oiseau du paradis n'avait-il pas plusieurs petits,
Auxquels il dispensait la même tendresse !
Loin de moi l'idée d'être ta mère,
Mais une amie fidèle, une confidente dévouée,
Oui cela je le veux, et j'espère que tu le souhaites.
De ces dernières années reste une marque indélébile, certes,
Mais le futur m'apparaît plus serein.
Tes conseils m'ont permis d'affûter ma plume
Et de donner, j'espère le meilleur de mes mots.
Tu es et resteras le guide de ma vie future,
Le chantre de ma prose à défaut d'une muse.
Gloire à toi, Phénix de ma vie
Sans qui je ne serai que vaine incertitude.
Je te le dis, je t'aime pour ce que tu as fait de moi,
D'un amour pur, désintéressé et entier,
Sans exclusive et sans jugement,
Pour ce que tu représentes d'espoir et de sérénité.

Tendrement... Liza